

tout temps pour caractère des coutumes plus rigides que celles des nations plus civilisées de l'Occident. Par l'histoire des nations les plus avancées, on voit qu'aux temps anciens les idées et les habitudes étaient moins souples qu'aujourd'hui. Comparez les diverses classes ou les individus qui vous entourent, et vous verrez que les esprits les plus développés sont les plus plastiques. De là des recherches sur la plasticité comparée des esprits, dans ses rapports avec la précocité et le prompt achèvement de leur développement : il sera bon d'y joindre des recherches sur ses rapports avec l'état social, car elle en est un des facteurs et en reçoit un effet en réaction.

5° *Variabilité.* — Si l'on dit d'un esprit que ses actes sont des plus inconstants, et en même temps qu'il a une nature en somme plus changeante, on semble se contredire. Mais, si l'on entend cette inconstance des actes qui se succèdent en lui de minute en minute, et cette immutabilité de la moyenne de ces actes, prise sur une longue série, la contradiction disparaît : et l'on comprend que ces deux caractères puissent se rencontrer ensemble et que la chose soit même ordinaire. Voyez un petit enfant : toute perception le lasse vite ; sans cesse il lui faut un objet nouveau, qu'il abandonne bientôt pour quelque autre ; cent fois par jour il passe du rire aux larmes : il ne se maintient donc guère dans un même genre d'actes mentaux ; tous ses états, intellectuels et sensibles, sont passagers. Et pourtant il n'est pas aisé de changer la nature de son esprit. Sans doute, de lui-même il change et suit son cours naturel ; mais longtemps il demeure impuissant à recevoir des idées, des émotions autres que simples. Chez le jeune garçon, les varia-

tions de l'intelligence et de la sensibilité sont moins rapides, et l'esprit est plus accessible à l'éducation. Les races humaines inférieures nous offrent ces deux traits réunis : un caractère moyen peu souple, avec des manifestations passagères des moins uniformes. A parler en gros, ces races sont incapables d'une modification durable, et toutefois n'ont de constance ni dans l'intelligence ni dans les émotions. Dans les livres, nous voyons que certaines races inférieures ne peuvent garder leur attention fixée plus de quelques minutes, même sur un objet qui ne provoque que des actes très-simples de l'esprit. De même en est-il pour leurs émotions : elles durent moins que celles des hommes civilisés. Toutefois, il y a ici des restrictions à faire ; et, pour fixer la portée de ces restrictions, quelques comparaisons sont nécessaires. Le sauvage montre beaucoup de ténacité dans l'exercice des facultés intellectuelles inférieures. Il ne se fatigue pas d'observations de détails ; il ne se lasse pas davantage quand il s'agit de faire usage des sens, comme il le faut pour fabriquer ses armes et ses ornements : il restera un temps prodigieux à tailler des pierres, etc. De même pour la sensibilité : il montre de la ténacité non-seulement pour ces petits travaux d'industrie, qui ont bien leurs motifs, mais aussi à l'égard de certaines passions, surtout la vengeance. Donc, en étudiant les divers degrés de la variabilité mentale, telle qu'elle se montre dans la vie quotidienne des différentes races, nous devons rechercher jusqu'à quel point elle s'étend à l'esprit tout entier, ou si elle se restreint à quelques parties.

6° *Vivacité des impulsions.* — Ce caractère est en relation

étroite avec le précédent : les émotions passagères ont pour effet de jeter l'esprit tantôt dans une voie, tantôt dans une autre, sans aucune suite. Mais la vivacité des impulsions peut fort bien se considérer à part, car sous ce chef se trouvent d'autres faits qu'un pur manque de suite. Quand on compare les races humaines inférieures avec les supérieures, on voit qu'en général la brièveté dans les sentiments va avec la violence. Ces émotions qui, chez les races inférieures, s'emparent de l'homme comme par accès, sont excessives autant que passagères, et il est à croire que ces deux caractères ne sont pas sans rapport : la violence amène un épuisement plus rapide. On voit clairement cette liaison dans les passions de l'enfance. Viennent ensuite diverses questions intéressantes touchant la vivacité des impulsions et son rapport inverse avec le degré de développement atteint. Chez un être prompt à s'émouvoir, les phénomènes nerveux diffèrent moins des actes réflexes que chez un individu calme. Dans les actes réflexes, nous voyons une excitation se transformer soudain en mouvement, sans que le reste du système nerveux intervienne, si ce n'est parfois et faiblement. Elevons-nous à des actes plus hauts, à ceux que dirigent des excitations combinées en groupes de plus en plus complexes : on ne voit plus ces excitations se décharger instantanément, sous forme de mouvements simples ; les mouvements se composent, s'ajustent d'une manière plus variable et qu'on peut déjà dire délibérée ; ils sont convenablement mesurés et proportionnés entre eux. De même les passions et les sentiments, selon qu'on les prend dans des naturels plus ou moins développés. Prenez un individu en qui la sensibilité est

peu complexe : un événement soulève en lui une émotion ; aussitôt elle éclate, elle passe en acte, avant qu'aucune autre émotion ait pu entrer en ligne ; et de même pour chacune des autres, quand son tour vient. Mais quand, chez un individu, les émotions possibles viennent à former un organisme plus complexe, les émotions simples s'y trouvent coordonnées tellement qu'elles ne peuvent s'éveiller l'une sans l'autre. Avant qu'une d'elles, éveillée, ait pu produire un acte, l'excitation s'est communiquée à d'autres, qui souvent sont opposées à la première ; de là toute une combinaison de tendances, d'où résulte une conduite modifiée en conséquence. Ainsi la promptitude à s'émouvoir décroît, et l'émotion devient plus durable. La ligne de conduite de l'individu est déterminée par plusieurs émotions concourantes, qui ne sont pas exagérées au point de s'épuiser, et par suite elle a plus de continuité ; la force dépensée en spasmes s'évanouit, et l'énergie totale s'accroît. Si l'on se place à ce point de vue, on voit naître diverses questions intéressantes au sujet des différentes races d'hommes.

*a.* Mis à part le degré du développement mental, quels sont les autres caractères corrélatifs de la vivacité des émotions ? Car, toute différence dans le degré d'élévation du type étant mise de côté, les races du nouveau monde paraissent moins promptes à s'émouvoir que celles de l'ancien continent. Faut-il voir là une apathie tenant à la constitution ? Peut-on établir une proportion (toutes choses égales d'ailleurs) entre la vivacité physique et la promptitude mentale à s'émouvoir ?

*b.* Quel rapport y a-t-il entre ce caractère et l'état social ? Evidemment, avec un naturel toujours prêt à éclater, comme celui du Bush-

man, l'homme n'est pas propre à la société; et d'ordinaire la vie en commun, une fois établie, n'importe comment, amortit cette vivacité. c. Quelle part faut-il attribuer, dans cette œuvre d'apaisement, aux sentiments que développe l'état de société : ainsi, la peur de l'entourage, l'instinct de sociabilité, le désir d'amasser du bien, les sentiments de sympathie, le sens du juste? Tout sentiment qui, pour grandir, a besoin du milieu social, suppose la conception de certaines conséquences plus ou moins éloignées : il suppose donc un frein imposé à l'élan des passions simples. De là ces questions : Selon quel ordre, avec quels degrés d'intensité, entrent-ils en jeu? Comment se combinent-ils?

7° On peut ajouter ici un problème général d'une espèce différente : Quel est l'effet du mélange des races sur la nature mentale? Dans tout le règne animal, nous avons lieu de le croire, tout croisement entre variétés qui sont devenues trop étrangères l'une à l'autre ne produit au physique rien de bon; au contraire, l'union entre variétés légèrement différentes donne, au physique, de bons effets. En est-il de même pour la nature mentale? D'après certains faits, le mélange entre races d'hommes très-dissemblables paraît produire un type mental sans valeur, qui n'est bon ni pour mener la vie de la race supérieure, ni pour celle de l'inférieure, qui n'est propre enfin à aucun genre de vie. Au contraire, des peuples de même origine, qui, ayant vécu durant plusieurs générations dans des circonstances différentes, se sont légèrement écartés l'un de l'autre, donnent, on le voit parfois, par croisement, un type mental supérieur à certains égards. Dans son livre sur *les Hu-*

*guenots*, M. Smiles fait remarquer le grand nombre d'hommes qui se sont distingués chez nous et qui descendaient de réfugiés flamands et français; et M. Alphonse de Candolle, dans son *Histoire des sciences et des savants depuis deux siècles*, montre que, parmi les descendants des Français réfugiés en Suisse, on compte une proportion extraordinaire d'hommes de science. Sans doute, ce fait peut être rapporté, pour une part, à la nature originale de ces réfugiés, car ils avaient assurément cette indépendance de caractère, qui est le principe de l'originalité; mais pourtant il est à croire qu'une partie aussi est due au mélange des races. A l'appui, nous avons une preuve qui, cette fois, ne souffre pas deux interprétations. Le professeur Morley appelle notre attention sur ce fait que, durant sept siècles de notre histoire primitive, « les meilleurs esprits d'Angleterre sont nés sur cette bande de terre, où les Celtes et les Anglo-Saxons se rencontraient. » De même, M. Galton, dans ses *Savants anglais*, fait voir que, dans des temps plus récents, les savants sont sortis surtout d'une région intérieure, qui court en général du nord au sud et qui, on le conçoit, doit contenir plus de sang-mêlé qu'il n'y en a à l'ouest ou à l'est. *A priori*, on peut s'attendre à ce résultat que deux natures, adaptées à deux séries légèrement différentes de conditions sociales, s'unissent : il est à croire qu'il en sortira une nature un peu plus plastique que l'une ni l'autre, plus facile à recevoir les impressions d'un milieu qui se renouvelle par le progrès de la vie sociale, et par là plus propre à créer des idées neuves et à manifester des sentiments d'une forme particulière. Ainsi la psychologie comparée de l'homme fera bien d'embrasser les

effets du croisement sur l'esprit; et de là des questions secondaires, comme: Jusqu'à quel point la conquête d'une race par une autre a-t-elle été pour la civilisation un instrument de progrès en aidant au croisement, comme elle l'a été à d'autres égards?

II. La seconde des trois grandes divisions indiquées au début est moins vaste. Toutefois, la comparaison de la nature mentale dans les deux sexes, et cela dans chaque race, soulève encore des questions fort intéressantes et de grande importance.

1<sup>o</sup> *Différence entre les sexes quant au degré.* — C'est un fait reconnu que la différence entre les hommes et les femmes au physique n'est pas également marquée dans toutes les races. Cette différence est plus forte par exemple chez les races barbares que chez les races imberbes. Dans les tribus de l'Amérique du Sud, l'homme et la femme ont une ressemblance générale dans les formes, etc., qui dépasse ce qu'on voit d'ordinaire ailleurs. D'où une question qui s'offre d'elle-même: La différence des sexes quant à la nature mentale est-elle constante ou variable en degré? Il n'est pas vraisemblable qu'elle soit constante; dès lors, quelle est l'étendue de la variation, et sous quelles conditions se produit-elle?

2<sup>o</sup> *Différence quant à la masse et à la complexité.* — La comparaison entre les sexes peut naturellement se subdiviser de la même façon que la comparaison entre les races. Avant tout, il faudra considérer la masse et la complexité mentales relatives. Si l'on admet que la répartition très-inégale entre les deux sexes de la tâche dans l'œuvre de la reproduction est la cause

de leur dissemblance quant à la masse mentale, comme quant au physique, on pourra étudier cette différence, en la rapportant aux différences de fécondité des diverses races, aux divers âges où la fécondité commence, à la longueur du temps qu'elle dure.

Cette question en appelle une autre, qui en est voisine: Dans quelle mesure le développement de l'esprit chez les deux sexes reçoit-il une influence de leurs habitudes respectives de nourriture et d'activité physique? Chez beaucoup de races inférieures, la femme, traitée avec une extrême brutalité, est au physique fort au-dessous de l'homme: la cause en est sans doute à la fois dans l'excès de travail et le manque de nourriture. Cette cause ne produit-elle pas en même temps un arrêt dans le développement mental?

3<sup>o</sup> *Variabilité des différences.* — Si la dissemblance physique et mentale des deux sexes n'est pas une constante, alors, à supposer que toutes les races sont des branches sorties d'un même tronc primitif, il faut que dans chaque sexe les différences se soient transmises à travers les générations en s'accumulant. Si, par exemple, l'homme préhistorique fut imberbe, alors, pour qu'une variété d'hommes pourvus de barbe se produisît, il a fallu que dans cette variété les mâles transmissent à leurs descendants du même sexe une barbe de plus en plus abondante. Si l'hérédité peut ainsi être limitée à un sexe, et nous en avons des exemples nombreux dans tout le règne animal, le fait peut bien arriver pour les dispositions du cerveau, comme pour celles d'autres organes. D'où cette question: Chez les divers types de l'humanité, les différences des sexes quant à

la nature mentale ne peuvent-elles pas être de genres et de degrés divers ?

4<sup>o</sup> *Causes de ces différences.* — Peut-on observer quelque relation entre ces différences variables et les parts variables que les deux sexes peuvent prendre aux travaux de la vie ? Admettons que les effets de l'habitude sur la fonction et la structure de l'organe s'accroissent, que l'hérédité soit limitée par le sexe ; alors si, dans une société donnée, les actes d'un sexe diffèrent, durant de longues générations, des actes de l'autre, l'esprit de chaque sexe, on doit s'y attendre, subira une accommodation propre. On peut citer quelques exemples à l'appui. Chez les Africains du Loango et d'autres contrées, comme aussi chez certaines tribus montagnardes de l'Inde, il y a une différence tranchée entre l'homme et la femme : l'un est mou, l'autre active : sans doute une vie industrielle est devenue si naturelle aux femmes, qu'elles n'ont plus besoin d'y être contraintes. Evidemment, de tels faits font venir à l'esprit toute une longue suite de questions. La limitation de l'hérédité à un seul sexe peut expliquer les différences qui séparent l'esprit de l'homme de celui de la femme dans toutes les races, et les différences particulières à chaque race ou à chaque société. Un problème secondaire, mais digne d'intérêt, serait de savoir dans quelle mesure ces différences peuvent être interverties, par l'interversion des rapports sociaux et domestiques, telle qu'on l'observe chez les tribus montagnardes des Khasi, où les femmes ont si bien la haute main, qu'elles renvoient d'une façon expéditive leurs maris s'ils leur déplaisent.

5<sup>o</sup> *Plasticité mentale chez les deux sexes.* — Comme on com-

pare les races, de même on peut comparer les sexes dans chaque race, en ce qui concerne la souplesse mentale. Peut-on ériger en vérité absolue cette proposition qui semble en général vraie, que les femmes sont moins capables de modifications, et les hommes davantage ? Les femmes ont plus l'esprit conservateur ; elles tiennent plus fortement aux idées et aux usages établis : c'est là ce qu'on voit clairement dans beaucoup de sociétés civilisées ou demi-civilisées. En est-il de même chez les sauvages ? Un exemple curieux, où l'on voit combien les femmes sont plus attachées à la coutume que les hommes, c'est celui que Dalton a recueilli chez les Juangs, une des plus basses entre les tribus sauvages du Bengale. Jusqu'à ces derniers temps, le seul costume pour les deux sexes était chez eux un peu plus léger que le costume attribué par la légende hébraïque à Adam et à Eve. Il y a quelques années, les hommes se laissèrent persuader de se mettre une bande de toile autour des reins ; mais les femmes tiennent bon pour l'usage primitif : se serait-on attendu à voir l'esprit de conservation se manifester ainsi ?

6<sup>o</sup> *Le sentiment du sexe.* — On arriverait à des résultats importants, en déterminant, à l'aide de comparaisons établies entre les races, le degré et les caractères des sentiments les plus puissants que fassent naître les relations des sexes. Les variétés inférieures de l'humanité sont les moins capables de tels sentiments. Chez les variétés appartenant à des types plus élevés, comme les Malayo-Polynésiens, ces sentiments paraissent devenir puissants : les Dayaks, par exemple, s'en montrent parfois violemment émus. A parler en général, ils sem-